

L'Infirmière

Je l'admirais. Elle avait un port de reine et une aisance particulière dans son déplacement et ses gestes mesurés. Ses cheveux blancs, certainement très longs, étaient roulés dans un chignon parfait, aplati au-dessus de sa tête de déesse antique, et qui agrandissait encore sa silhouette élancée. Je l'avais déjà vue une fois au bas de notre immeuble, occupée à lire son courrier et je l'avais saluée en passant dans son dos sans attendre de réponse et sans y prêter plus d'attention. Nous avons fini nos achats ensemble. Arrivées à la caisse, je m'effaçai pour la laisser passer.

Elle eut un temps d'arrêt pour me dévisager, me toiser même, le temps d'incruster dans sa mémoire une image de mon anatomie. Elle avait les yeux d'un bleu clair, sans doute délavés par son âge avancé et les vicissitudes de la vie. Son merci était si faible que j'ai dû le deviner. C'était sans doute pour elle une bien pénible obligation, dictée par la seule bienséance, que son statut de femme du monde n'avait pas l'habitude de formuler, surtout en direction d'une fille telle que moi. En effet, j'ai plus l'allure d'une immigrée que d'une femme de la haute société lyonnaise, issue de l'ancienne bourgeoisie des soyeux de la colline de la Croix-Rousse, celle qui travaille, face à la colline de Fourvière, celle qui prie.

Avec ma peau noire et mes cheveux de jais frisés, ébouriffés, qui me tombent sur les épaules comme une toison sombre de poussière de charbon, je devais à ses yeux ressembler davantage à une émigrée clandestine survivante d'un nouveau radeau de la Méduse, qu'à une oie blanche bien française au teint fade et sans couleur, bref, une femme transparente reconnue et appréciée.

Elle paya ses courses avec sa carte bleue et se retourna pour s'en aller, toujours fière et droite, dans cette démarche maladroite que l'âge avancé donne aux anciens, sans jamais avoir jeté le moindre regard dans ma direction. J'avais l'habitude de cette indifférence affectée et la comprenais, même si cela me blessait. Je comprenais aussi l'absence de reconnaissance dont les gens de ma couleur ont, généralement, le plus besoin.

Marchant plus vite qu'elle, je la doublai en chemin. Elle pénétra dans le hall, pendant que je jetais un coup d'œil à mon courrier du jour. Elle était un peu plus voûtée, semblait épuisée et son visage marqué de rides plus profondes exprimait sa fatigue naissante. Ses yeux étaient malheureux. Une larme à peine formée restait en suspens au coin de son œil gauche, sans doute plus sensible au vent.

Pourtant, tout en elle révélait le passé. Des années épuisées semblaient vouloir perdurer dans cet être fané. En me voyant, elle redressa son squelette fourbu. Elle retrouva une seconde ce port de reine, mais c'était une reine vaincue. Je pensai aussitôt à Éléonore d'Aquitaine qui, à quatre-vingt-cinq ans, avait traversé l'Espagne à cheval pour aller chercher la future reine de France. Je me dis que cette femme-là, à son époque, aurait sans doute réussi le même exploit. Le corps était brisé, mais la volonté intacte. J'étais subjuguée par son attitude et son désir féroce de vouloir paraître encore. Mais hélas, malgré tous ses efforts, la marque du temps l'agressait à nouveau. Ce grand corps délabré ne répondait plus. Elle eut un geste las. Un geste d'abandon, comme une excuse pour les autres, une impossible attitude pour elle-même. Tête basse, elle me lança un regard en dessous et dans ce coup d'œil furtif, toute sa morgue s'exprimait.

J'avais mal pour elle. L'impossible obéissance de ce corps martyr à son surmoi suzerain était pathétique. C'était un supplice de la voir ainsi.

J'avais les larmes aux yeux en comprenant sa défaite. Je me disais : « Pauvre vieille, elle est usée, mais trop fière pour demander de l'aide. »

Comme elle passait à ma hauteur, ma main droite empoigna son cabas et je lui tendis mon bras gauche en forme d'anse.

— Prenez mon bras, madame, je vais vous aider, vous semblez fatiguée.

Elle a levé les yeux vers moi. Un regard perdu. Une lumière éteinte. La lueur sans force d'une vie qui s'enfuit, mais aussi un éclair de faiblesse qui réchauffe l'âme. C'était un merci. La reconnaissance inavouée d'un être dans ce monde dépassé, dans lequel elle tentait de survivre, de paraître encore et que cet arbre sans sève, presque déjà exsangue, voulait porter jusqu'à la fin.

Nous sommes montées ensemble, accrochées l'une à l'autre comme une remorque attelée à sa voiture. Elle n'était pas lourde. Sa main sur mon bras pesait le poids d'un oiseau. J'aurais pu monter plus vite, mais elle serait tombée. Arrivées sur le palier du premier étage, elle se redressa pour retrouver son souffle. Devant la porte de son appartement, elle lâcha mon bras pour chercher ses clés dans son sac à main et ouvrit la porte de son logement. Elle entra et se retourna vers moi qui lui tendais son cabas empli de ses maigres victuailles.

— Merci, dit-elle dans un souffle.

— Tenez, madame, dis-je en lui tendant ma carte de visite. Voici mon téléphone. Je suis Marika, l'infirmière qui habite juste au-dessus de chez vous. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, ne vous gênez pas. Avec ce confinement, il n'est pas facile de faire ses provisions, la plupart des commerçants sont fermés dans le quartier. Alors, passez-moi un coup de fil, j'irai faire vos courses, ce sera plus confortable pour vous. Et comme vous êtes une personne à risque, vous devez rester confinée.

— Ah ! Vous êtes infirmière, je ne savais pas !

— Oui, je travaille à l'hôpital de la Croix-Rousse. Nous sommes débordés en ce moment à cause de cette saleté de "coronavirus", mais ne vous gênez pas. Je trouverai toujours le moyen de vous dépanner et vous pourrez rester chez vous !

Son regard avait changé. Une flamme nouvelle se réveillait, traduisant une espérance inattendue. C'était, j'en étais persuadée, une issue de secours pour cette femme âgée et solitaire, une barque pour cette naufragée.

Je comprenais ses sentiments et les connaissais, pour avoir souvent remarqué chez les malades à bout de souffle cette lueur d'espoir éphémère avant la fin.

Ils ne parlaient pas. Seuls leurs yeux émettaient encore des signaux d'espoir ou de détresse, comme des falots portatifs éclairaient la dune le long des océans. Et cette clarté tremblante, pareille à une flamme de bougie qui s'éteint, plonge le personnel soignant dans le plus grand désarroi, victime lui aussi de sa propre impuissance.

Des instants pénibles, déstabilisants pour les plus émotifs parmi nous les soignants, besogneux de seconde main. Nous qui vivons notre métier comme un sacerdoce, avec notre cœur et notre sensibilité à fleur de peau et dont l'âme s'émeut du malheur de l'autre, gonflés de compassion, nous sommes alors anéantis. Nous côtoyons la mort comme un précipice sans fond et cette présence nous suit, pareille à un maléfice invisible, intemporel, comme une horloge programmée au fond des yeux de l'autre.

Et lorsque survient la fatigue, quand le corps épuisé ne peut plus jouer son rôle de manifestation vivante de l'être, alors on s'assoit par terre dans un couloir sans lumière et, les coudes posés sur les genoux pliés, nous pleurons dans nos mains jointes, toutes les larmes gonflées d'amertume de nos corps fourbus et de nos âmes détruites, contre l'acharnement injuste de cette camarade souriante qui poursuit d'un zèle imbécile les plus fragiles d'entre nous.

— Si vous êtes infirmière, vous pourriez peut-être me faire ma piqûre ?

Sa voix était hésitante, presque tremblante, traduisant son émotion, visiblement occasionnée par la formulation de cette demande qu'elle devait faire sans doute pour la première fois de sa vie, à une étrangère, une inconnue hier encore. J'avais pitié de sa faiblesse à mon égard. Je devenais un personnage important tout à coup, quelqu'un d'utile, d'indispensable.

— Bien sûr ! Répondis-je, empressée, si vous avez l'ordonnance et le nécessaire.

— Oui, oui, j'ai tout ce qu'il faut ! Mais entrez donc, je vous en prie.

Elle me priait à présent, mais ne me toisait plus. Je venais de remonter dans son estime. Je n'étais plus l'immigrée indésirable, l'intruse envahissante dans son monde préservé. Une infirmière ! Voilà une personne qui peut être utile et inspire confiance. Du coup, j'avais le droit de pénétrer dans son monde réel, son sanctuaire, sa tanière de louve solitaire.

Un séjour, une cuisine, une chambre, le tout arrangé avec un goût certain et des meubles de style. Un décor recherché où l'occupante devait se sentir en phase avec son état. C'était beau, raffiné, sans extravagance. La dame avait de la classe et cela se répercutait sur son environnement. Dans la bibliothèque, de grands noms frappés d'or sur des reliures de cuir à la patine cirée, étincelante. Tout était riche, de bonne facture, recherché. Ce n'était pas le Louvre, mais cela avait un peu l'aspect respectable d'un musée.

Je me sentais intimidée et je restai plantée là, retrouvant ma situation d'intruse. Sur la table ronde du petit salon près de la fenêtre, elle déposa sur le dessus de marbre noir zébré de gris l'ordonnance du médecin, la petite bouteille du produit à injecter et la seringue sortie de son étui de métal. Le coton et l'alcool trônaient près d'une boîte de gants à pansements. La voyant prête, je finis par traverser la pièce et enfilai les gants tout en lisant l'ordonnance. La piqûre ne fut qu'une simple formalité.

— Vous avez la main sûre et douce, dit-elle soulagée. Je n'ai rien senti ! Dites-moi combien je vous dois.

— Rien du tout, vous plaisantez. Je ne suis pas infirmière libérale !

— Vraiment ?

— Je sais qu'en faisant cela je prends le travail d'une collègue, mais si vous le souhaitez, je pourrai venir vous faire vos piqûres chaque fois, au moins pendant le confinement !

— Bien volontiers ! Et ça évitera à mon infirmière attitrée de se déplacer juste pour moi dans le quartier.

— Eh bien c'est d'accord, je reviendrai demain ! Surtout, ne sortez pas de chez vous. Toute cette semaine, je suis d'équipe de jour. La suivante je serai de nuit. Nous verrons pour les horaires.

— Vous faites aussi les nuits ?

— En temps normal, non. Mais je les ai faites durant quinze ans ! En ce moment, il faut bien soutenir les collègues qui sont épuisées. Bon, je vais vous laisser. Alors à demain, même heure, cela vous convient ?

— Oui, oui, mais ne partez pas, je vais nous faire un bon café. Vous aimez ?

— Alors, si vous me prenez par les sentiments, je ne peux pas résister !

— Asseyez-vous ! Ne bougez pas, j'en ai pour une minute.

Quinze jours plus tard, nous étions devenues amies. J'appris que son fils unique était sénateur, sa belle-fille, avocate et l'un de ses petits-enfants, pilote en Australie. Les deux premiers vivaient à Paris et avaient complètement oublié son existence. Sa solitude, avec l'âge, devenait pesante. Elle vivait avec une retraite de misère, mais heureusement, était propriétaire de son logement. Comme compagnons de route, il lui restait beaucoup de regrets douloureux associés à des actes manqués. Personne, aucune visite, et un goût amer au bord des lèvres desséchées, souvent salées par des pleurs d'amertume, depuis que son mari avait décidé de façon unilatérale de ficher le camp dans l'autre monde pour en finir avec les déceptions de celui-ci.

Au-dehors, la pandémie faisait rage. Le gouvernement hésitait. Son manque de fermeté et son indécision aggravaient le mal. Depuis des décennies, les précédents décideurs avaient bradé les capacités et le savoir-faire français au détriment d'un profit immédiat – le dernier despote en date, inféodé à la grande finance, s'était précipité pour en faire autant et avait aggravé le processus – du coup, les professionnels de santé se trouvaient fort démunis et la France aussi par la même occasion.

Dans les hôpitaux, c'était un massacre. L'année précédente, les manifestations de médecins et d'infirmières avaient été traitées par le mépris et la force, et au lieu de récolter du personnel supplémentaire et des produits de première nécessité, les personnels reçurent gaz lacrymogènes et coups de matraque en quantité, histoire de leur apprendre la démocratie.

La pandémie se régala au milieu de ces hôpitaux exsangues. Le personnel travaillait malgré tout, subissant de plein fouet l'affluence toujours plus grande de malades. Il fallut, pour les soulager quelque peu, envoyer des malades se faire soigner dans les régions de France épargnées, ou à l'étranger. Bizarrement, à aucun moment le président de la République ou le gouvernement ne reconnurent leur incurie.

Mais le mal était là. Seul le confinement était un allié des médecins submergés. Le découragement, la fatigue, l'abandon s'emparaient de notre conscience et cette mort omniprésente qui nous cernait nous laissait anéantis.

En plus de ce malaise national, mon amie du dessous dépérissait chaque jour. Elle n'avait pas le covid-19, mais elle se savait condamnée. Elle ne s'alimentait plus correctement. Sa faiblesse s'accroissait et je supputais qu'elle ne passerait pas l'été. Je la soignais de mon mieux. Son médecin, une fois prévenu, était aussi de mon avis. Il me dit lors d'une de ses visites :

— C'est une flamme qui s'éteint. Vous devriez prévenir son fils !!

J'ai prévenu le fils, qui m'a répondu de faire le nécessaire et d'informer sa femme, car il était trop occupé ! Je me suis demandé à quoi pouvait bien s'occuper un sénateur en plein confinement ! Était-il allé prêter main-forte aux soignants débordés ?

J'ai prévenu l'avocate qui, elle, était confinée dans sa villa près de Carnac, au bord de la mer, et qui donc ne pouvait rien faire non plus.

Heureusement, après bien des souffrances, des peurs, de nombreux décès, la pandémie, privée de ressources, commença à faiblir. Le déconfinement se profilait à l'horizon...

Il arriva enfin, espéré par tout un peuple. C'était la quille ! La liberté ! L'explosion sans contrainte, sans limites. Les têtes vides sans masque. Je pensais : « S'ils avaient autant travaillé que le corps médical, tous ces hurluberlus, ils resteraient couchés !! »

Effarée devant cette débauche inutile, je regardais la rue, abasourdie par autant d'insouciance. Voulant savoir si ma demande de congés était acceptée, je téléphonai à l'hôpital. Je croyais avoir ma cheffe de service, mais c'est le professeur lui-même qui répondit :

— Oui, Marika, ta demande est acceptée, tu vas pouvoir te reposer un peu, tu l'as bien mérité.

— Merci ! Tu as vu cette débauche infernale dans la rue, les gens sont tous devenus fous et inconscients !

— Oui, j'ai vu ! Mais un bon conseil, reste chez toi encore quelques jours, le temps que l'éruption s'apaise. Dis-toi que les confinés sont à l'intérieur et les con-finis sont dehors. Ensuite seulement tu pourras aller voir tes enfants et passer du bon temps avec eux. Reste prudente et reviens-nous en pleine forme.

— Merci, je vais suivre tes conseils. Salut, Marc, à plus !

Je ne suis pas allée voir mes enfants. La vieille dame du premier étage est morte, comme elle a vécu, fière et sereine, regardant la mort en face de ses yeux délavés où surnageait encore un éternel défi.

Je suis restée auprès d'elle, tenant ses mains glacées dans les miennes, espérant les réchauffer. Juste avant son dernier souffle, elle a réussi à prononcer après de longs efforts :

— Merci, ma petite Marika, je pars et j'emmène avec moi la photo de ton cher visage, il sera mon seul souvenir.

Après lui avoir fermé les paupières, j'ai pleuré toutes les larmes de mon cœur de nouvelle orpheline délaissée par une très chère amie. Je l'ai veillée toute la nuit et me suis réveillée le matin, assise près d'elle, la tête affalée sur le lit où gisait son corps raidi. J'ai embrassé son front froid et suis allée appeler le docteur...

Le médecin a délivré son constat. Les employés des pompes funèbres, eux aussi surchargés de travail, sont venus la préparer pour son dernier voyage.

Le fils, trop occupé par des réunions urgentes, ne pouvant pas venir, m'a chargé d'acheter des fleurs, sans remarquer que je n'étais pas sa domestique.

L'avocate, arrivée après l'office, m'a proprement engueulée parce que je n'avais pas été capable de retarder la cérémonie. En souvenir de ma vieille amie, je n'ai pas relevé. En partant, elle m'a toisé et m'a dit d'un air dédaigneux :

— Merci de m'avoir fait faire tout ce trajet pour rien !

Elle a tourné les talons et est repartie, distante, arrogante.

Énervée par son comportement, j'ai demandé :

— Et c'est donc moi qui paie les fleurs ?

Elle n'a même pas tourné la tête et a continué son chemin, affectant une brusque surdité. Je voyais de loin onduler sa chevelure blond platine qui tressautait à chacun de ses pas.

Le lendemain, seule sur la tombe encore humide de ma vieille amie éphémère, la prenant à témoin, je lui demandai :

— Tu vois ! Je suis redevenue une immigrée, acceptée mais ignorée. Mais dis-moi, depuis ton purgatoire, crois-tu vraiment que ce monde puisse changer un jour...?

Fred-Olivier